

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARLERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0 50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>La Statue de Blandan</i>	Léon MAYET.
Echos artistiques.....	X...
Novembre (sonnet).....	Antonia BOSSU.
Nos Théâtres.....	L. M.
Par ci, par là.....	Maurice P.
Les Pensées (Sonnet).....	Henri BOMEL.
Libre Chronique.....	FRANC-SILLON.
La Côte de Sang.....	René d'ULMÈS.
Idéal de Paresse (poésie)...	Fernand RIVET.
Lettre Parisienne : <i>Poète épique</i>	Arsène ALEXANDRE.
Au Bal (poésie).....	Paul MARTEL.
L'as de Pique.....	Eugène FOURRIER.
Bibliographie.....	X..
Spectacles et Concerts.....	X...
Bulletin Financier.....	X...



CAUSERIE

La Statue de Blandan

Je sors émerveillé de l'atelier du statuaire Lamotte chargé — comme on le sait — de l'exécution du monument Blandan.

La composition réalisée par l'artiste est saisissante : le mouvement général est d'une justesse absolue.

Debout, le corps penché en avant, le fusil à la main, les traits animés d'une énergie farouche, le regard menaçant sous la visière légèrement relevée du shako, le héros du combat de Beni-Mered semble — d'un geste fier et décidé — jeter un suprême défi aux ennemis qui l'assaillent.

On devine l'homme grandi par le devoir ; le soldat qui se sent perdu et n'a plus au cœur qu'un désir : vendre le plus chèrement possible la vie qui va lui échapper.

Voici en quels termes — dans les *Souvenirs de la vie militaire en Afrique* — le comte P. de Castellane a raconté le combat de Beni-Mered.

« Le 11 avril 1841, la correspondance d'Alger partit de Bou-Farik sous l'escorte d'un brigadier et de quatre chasseurs d'Afrique ; le sergent Blandan, seize hommes d'infanterie du 26^e de ligne, rejoignant leur corps et un sous-aide major faisaient route avec eux. Ils cheminaient tranquillement sans avoir aperçu un Arabe, quand tout-à-coup, du ravin qui précède Beni-Mered, trois cents cavaliers s'élançèrent sur la petite troupe. Le chef courut au sergent et lui cria de se rendre. Un coup de fusil fut sa réponse ; et, se formant en carré, nos soldats firent tête à l'ennemi. Les balles les couchèrent à terre un à un ; les survivants se serraient sans perdre courage ; « Défendez-vous jusqu'à la mort — s'écria le sergent Blandan en recevant un coup de feu — face à l'ennemi ! et il tomba aux pieds de ses compagnons,

« Des vingt-trois hommes, il en restait cinq, couvrant de leur corps le dépôt qui leur avait été confié, quand un bruit de chevaux lancés au galop, réveilla leur ardeur. Bientôt, d'une nuée de poussière, sortirent des cavaliers qui, se précipitant sur les Arabes, les mirent en fuite. C'étaient Joseph de Breteuil et ses chasseurs. A Bou-Farik, il faisait conduire les chevaux à l'abreuvoir, lorsqu'il entendit la fusillade. Aussitôt, ne laissant à ses hommes que le temps de prendre leurs sabres, M. de Breteuil partit à fond de train, suivi des chasseurs montés au harnais. Le premier, il se jeta dans la bagarre et, grâce à sa rapide énergie, il put sauver ces martyrs de l'honneur militaire. »

Martyr de l'honneur militaire, c'est

bien le titre qu'il faut décerner à Blandan, héros obscur dont la postérité — souvent trop oublieuse — s'est souvenue et qu'elle offre en exemple à la génération actuelle aussi bien qu'à celles qui la suivront.

En 1887, une statue a été élevée au sergent Blandan sur la place de Bou-Farik où ses restes sont déposés.

Au printemps prochain — soixante ans après sa mort — la ville de Lyon va, par une seconde statue, honorer la mémoire d'un de ses enfants.

Si tardif que soit cet hommage, il faut applaudir à sa réalisation et faire à chacun la part qui lui revient dans cette entreprise patriotique.

L'initiative du monument à élever à Blandan revient à la *Société des anciens militaires du 26^e d'infanterie*, régiment auquel appartenait l'héroïque sous-officier.

L'appel adressé par cette société à toutes les sociétés d'anciens militaires de France, fut entendu. Cette première souscription s'augmenta bientôt de celles qui furent votées par plusieurs villes, Blidah, Bou-Farik, Remiremont, Rambervilliers, Dijon, Paris, etc. Des dons particuliers vinrent s'y ajouter et, — en présence des résultats acquis — la Municipalité lyonnaise s'inscrivit pour une somme de 12.000 francs.

Le projet du monument mis au concours réunissait — au mois de mai dernier — sept maquettes. Le numéro 1 fut attribué au projet présenté par M. Lamotte.

Ce choix — je n'en doute pas — sera ratifié par le public ; il consacra d'une manière définitive la réputation d'un artiste lyonnais dont la modestie m'a paru égaler le talent.

Pour les artistes en général — et pour les sculpteurs en particulier — la célébrité est une capricieuse qui se fait long-

temps attendre ; elle se donne tard, quand elle consent à se donner.

M. Lamotte n'aura pas eu trop à se plaindre ; il est jeune et déjà un rayon de gloire lui sourit.

Pour lui la lutte légendaire de l'artiste contre la malchance aura été de courte durée. Au concours ouvert pour le monument Carnot, il a obtenu le numéro 2. D'aucuns — à l'heure qu'il est — prétendent encore que ce numéro deux aurait dû être le premier.

Je ne sais si jé m'abuse, mais il me semble que la gloire est plus difficile à acquérir en sculpture qu'en peinture ; voyez, dans nos salons annuels, de quel côté se portent les préférences du public.

Et pourtant, au point de vue de la difficulté vaincue, de la réalisation matérielle de l'idée, de la vie à donner à un bloc inerte, il me semble que la première exige plus de labeur, plus de persévérance dans l'exécution que la seconde.

Il faut donc louer doublement le statuaire qui arrive à se faire un nom, « à se faire acheter », comme on dit dans les ateliers.

Ce serait trop de bonheur — a dit l'auteur des *Tourbillons* — si la préoccupation de vendre ne s'ajoutait pas, chez l'artiste, à la préoccupation de produire !

Sauf quelques détails et quelques retouches — qui ne sauraient en modifier l'aspect — la statue de Blandan va bientôt passer de l'atelier du sculpteur dans celui du fondeur.

Cette œuvre vigoureuse et bien humaine aura été réalisée par le statuaire Lamotte dans un délai relativement court ; mais à quelle puissance de conception et d'exécution n'arrive pas l'homme qui ne regarde que le but !

LÉON MAYET.

Echos Artistiques

Nos anciens artistes :

Mlle Thierry, ancienne pensionnaire de notre Grand-Théâtre, qui avait été engagée à l'Opéra-Comique, vient de passer au théâtre lyrique de la Renaissance.

Elle a profité des quelques jours de loisir que lui laissait son nouvel engagement pour aller se faire applaudir au Grand-Théâtre de Marseille, dans *Roméo et Juliette*.

La reprise du *Médecin malgré lui* de Gounod est annoncée de deux côtés à la fois : à l'Opéra-Comique, où l'œuvre remporta ses premiers succès, et au théâtre lyrique de la Renaissance, qui aurait l'autorisation de M. Jules Barbier,

l'adaptateur lyrique de la comédie de Molière.

Mais M. Albert Carré a la promesse de Mme Gounod. Qui l'emportera des deux théâtres ?

Au théâtre lyrique également, on pousse activement les études de l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, qui passera vers la fin du mois, avec Mme Jeanne Raunay, MM. Cossira et Soulacroix.

La saison théâtrale a été ouverte, à St-Petersbourg par *Samson et Dalila* donné à l'Opéra et par *Pension de famille*, de Maurice Donnay, donnée au théâtre Michel, tandis qu'on applaudissait au théâtre Panaïeff la *Dame de chez Maxim*.

C'est encore une pièce française, mais traduite en russe par M. Volensky, le *Chevalier de Maison-Rouge*, qui fait les frais du spectacle du Petit-Théâtre, où on le joue sous le titre de *Pour la Reine*.

M. Massenet vient de terminer la composition d'une ouverture de *Brumaire*.

Cette grande page symphonique est destinée à servir de prélude au drame de M. Edouard Noël.

Le théâtre des Arènes de Béziers représentera, en 1900, une tragédie lyrique en trois épisodes, de MM. Jean Lorrain et Ferdinand Hérold, musique de Gabriel Fauré, intitulée *Prométhée* et précédée d'un prologue à la mémoire de Louis Gallet, dont Saint-Saëns a consenti à écrire la musique.

Voulez-vous savoir ce dont est capable un compositeur de musique ? Examinez simplement ses oreilles : elles vous indiqueront tout de suite s'il s'adonne à la musique savante ou s'il cultive le genre folâtre, s'il s'inspire de Wagner ou s'il suit les traces d'Offenbach...

C'est un savant qui, avec le plus grand sérieux, vient de donner le résultat de ses études à ce sujet : quand un musicien a les oreilles pâles, il est, paraît-il, prédestiné à la musique sacrée ou de genre noble ; s'il les a rouges, il est fatalement voué à la musique légère.

Rossini avait, paraît-il, les oreilles « presque rouges » ; Cherubini les avait pâles ; Mozart aussi et, de plus, ses oreilles étaient toutes petites ; Berlioz et Donizetti les avaient pâles, etc., etc.

Moi, je préfère la musique « aux oreilles rouges ». Et vous?...

Après Mozart, Joseph Haydn, Beethoven, Schubert, tous pourvus à Vienne, de monuments et de statues, la capitale de l'Autriche vient d'inaugurer au *Stadt-park*, le buste du compositeur Antoine Bruckner, par le sculpteur Tügner.

Les monuments des rois de la valse, des charmeurs Strauss, père et fils et Lanner, sont en voie de souscription.

Il serait peut-être temps de penser à Gluck, qui fut capellmeister à la cour de

l'impératrice Marie-Thérèse, et qui a donné à Vienne un certain *Orphée* qui marque une grande date dans l'histoire de la musique dramatique.

En tous cas, on ne dira pas que la musique et les musiciens ne sont pas en grand honneur dans l'empire Austro-Hongrois.

NOVEMBRE

Novembre!... Sur la terre où la première brise
Arrache leur couronne aux fronts rougis des bois,
Et tisse un lineux d'ombre à l'immensité grise...
La tristesse et la nuit descendent à la fois.

Novembre!... Dans le cœur où la joie agonise,
Du bel arbre d'amour, plein de fleurs et de voix,
Tombent les doux oiseaux qui chantaient dans la brise,
Et les dernières fleurs mourant aux premiers froids.

Comme l'on songe aux Morts, en ce deuil qui commence,
On pleure ses étés couchés dans le silence,
Et les rêves partis pour ne plus revenir.

Novembre de l'année où s'attristent les choses,
Novembre de la vie où s'effeuillent les roses,
— C'est vous qui fleurissez la Fleur du Souvenir !

Antonia Bossu.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Semaine d'attente consacrée aux répétitions de *Cendrillon*, impatientement attendue.

A part deux belles représentations de *Thaïs*, avec Mme Tournier et M. Monnaud, rien à signaler.

La Favorite, *La Juive*, *Faust*, *Mireille*, *Guillaume Tell* ont successivement défilé sur l'affiche.

La reprise de *Carmen*, annoncée pour jeudi dernier, a dû être renvoyée à une date ultérieure par suite d'une indisposition de M. Scaremberg.

La Favorite a permis à la direction de présenter, dimanche dernier, dans le rôle de Léonor, Mme Bressier, qui chantait, il y a quelques années, à Genève, sous le nom de Mlle Gianoli, et qui a tenu, depuis, l'emploi de contralto au Grand Théâtre de Bordeaux et à la Monnaie de Bruxelles.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le Demi Monde, *le Maître de Forges* et *Nos bons Villageois* ont ramené au théâtre des Célestins les amateurs de la bonne comédie.

L'Abbé Constantin, exhumé pour la représentation de gala de mercredi dernier, n'a pas rencontré auprès du public le même accueil que celui fait aux comé-

dies d'Alexandre Dumas, de Sardou, et de Georges Ohnet.

L'œuvre d'Halévy, jouée avec tant de succès sur notre seconde scène au cours de l'année 1888, a paru vieillie.

On prépare, pour la semaine prochaine, le *Torrent*, de M. Maurice Donnay; ce sera une nouveauté pour Lyon.

L. M.

Par ci, Par là

Le mouvement organisé par M. Le Bargy a eu son écho à une des dernières représentations de la Comédie-Française.

En pleine soirée, au beau milieu d'un acte, une protestation s'est élevée dans une partie du public, contre l'administrateur, et un spectateur a osé crier : « A bas Claretie ! Démission ! A bas les Juifs ! »

Immédiatement empoigné et conduit au commissariat de police, le spectateur s'est vu dresser procès-verbal et l'affaire aura la suite qu'elle comporte.

Il y a là un fait sans précédent dans les annales du Théâtre-Français, réputé jusqu'ici comme la réunion de la société la plus comme il faut et la mieux élevée de tout Paris.

Sous la signature de Linguet, M. Claretie a pris position dans un journal de Paris, lors de la malheureuse affaire Dreyfus, en faveur du condamné. En agissant ainsi, l'administrateur de la Comédie a eu tort et a évidemment oublié la discrétion que lui imposait sa fonction elle-même. Comme fonctionnaire de l'État, il était de son devoir de rester neutre dans une affaire qui divisait la France et dont le pays ressent encore la douloureuse secousse !

Mais il n'a fait, en cela, qu'imiter nombre de professeurs des Facultés qui, fonctionnaires aussi, n'ont pas craint de se jeter ouvertement dans la mêlée et de prendre position, du côté où les poussaient leurs sympathies personnelles, sans qu'aucune manifestation ne soit jamais tentée contre leur personne.

Non, le vrai motif de la manifestation qui s'est produite au théâtre n'est pas dans la conduite de M. Claretie, lors du procès Dreyfus; elle n'est que le premier effet de cette campagne sourde que mène avec opiniâtreté et rancune, le sociétaire Le Bargy, dans l'ombre des coulisses et le silence des salons du faubourg Saint-Germain, contre son directeur, dont il convoite aveuglément la place !

C'est le premier tintement d'un carillon qui doit assourdir la maison de

Molière, y jeter le ferment de la plus noire anarchie et, finalement, la rendre inhabitable pour l'honorable M. Claretie.

Voilà le but que poursuit M. Le Bargy, et pour la réalisation duquel il est soutenu par tous les « cercleux » de la capitale et les veuves en mal de consolation !

Il est temps que l'administration des Beaux-Arts ouvre l'oreille à cette tempête qui gronde sur notre première scène de comédie, si elle ne veut pas voir se produire de nombreuses démissions dans le personnel artistique et, par suite, une désorganisation complète dans la marche du répertoire.

A la veille de l'Exposition, il faut remettre les choses dans l'ordre, car il est indispensable que la campagne artistique du Théâtre-Français, soit assurée pour les nombreux étrangers qui seront à Paris, l'année prochaine, et que, d'ores et déjà, la marche de la maison soit fixée; de telle sorte que rien ne puisse venir l'arrêter, ne fût-ce même qu'une seconde.

Maurice P...

LES PENSÉES

*En larges touffes très pressées
Sur le velours des gazons verts,
Elles rayonnent les pensées ;
On dirait de grands yeux ouverts.*

*De couleurs vives ou foncées,
De dessin sobre ou plus pervers,
Très simples ou très damassées,
Elles ont des aspects divers.*

*Les yeux profonds pleins de mystère,
Les yeux qui ne peuvent rien taire,
Où rit l'espoir dans l'avenir,*

*Les yeux des vierges ou des folles,
Tous les yeux, fleurs du souvenir,
Se retrouvent dans vos corolles.*

Henri BOMEL.

LIBRE CHRONIQUE

Aux premières nouvelles des succès remportés par les Boërs sur les Anglais, tout l'univers civilisé chante victoire. Chacun y prend part avec enthousiasme, et le désastre des pirates britanniques, à Ladysmith, a produit ce miracle de réaliser instantanément — pendant un jour — les Etats-Unis d'Europe... contre le Royaume *Désuni* de la vieille *Queen* à Chamberlain.

A la lecture des commentaires de la presse mappemonde, les forbans d'outre-Manche peuvent mesurer la haine et le mépris qu'ils inspirent à l'humanité entière... et même au règne animal, puisque les mulets achetés par eux à grands frais, les chevaux montés par leur cavaliers, s'enfuient au camp

des vaillants Burghers en y apportant canons et hussards prisonniers.

Les immenses troupeaux de ruminants, rassemblés pour servir de bifecks aux soldats de la disgracieuse Majesté, tombent avec une préférence marquée aux mains des braves transvaaliens, comme si les excellentes bêtes se réjouissaient de sustenter ces solides estomacs pour les luttes futures contre l'Anglais abhorré.

On voit bien que ce ne sont pas là des canards comme les palmipèdes légendaires qui, placés par un cuisinier facétieux dans l'alternative d'être mangés à l'une de deux sauces données, répondraient — en sortant de la question — qu'ils préféreraient n'être pas mangés du tout : les bœufs sud-africains, eux, préférèrent être mangés par les Boërs.

Car, non seulement les régiments de l'Impératrice d'Inde sont battus, étrillés, rossés à plate couture par l'héroïque petite armée de Joubert — bien digne de son glorieux homonyme français, tombé il y a juste un siècle sur le champ de bataille de Novi — mais ils sont encore couverts de ridicule par les bulletins grotesques de leurs généraux et du *War-Office*, qui les représentent comme des vainqueurs... constamment ramenés en arrière — « leur moral est excellent... mais la retraite continue sur toute la ligne » — « l'artillerie ennemie est réduite au silence dès le troisième coup »,... et ces canons triomphants se *trottent* chez les Burghers au grand galop des mules qui vont ainsi renforcer les batteries de l'oncle Paul; « la cavalerie du général White (ne pas confondre avec celle de Saint-Georges des généraux Guinée et Sterling) s'élance à la poursuite des fuyards boërs », mais, elle ne revient pas plus que le fameux Malbrough.

Bref, un tissu de mensonges et de hâbleries télégraphiques cousues de fils aussi gros que les câbles sous-marins qui les transmettent.

Les plus veinards parmi les rossés de Ladysmith sont encore les prisonniers qui se rendent sans coup férir aux Boërs, en ne se servant de leurs fusils que pour en lever la crosse en l'air.

Tel, ce fameux détachement du 18^e hussards anglais capturé près de Dundee, et qui est actuellement prisonnier à Prétoria.

Ces hommes de troupe prennent le temps comme il vient et s'amuse à jouer au foot-ball.

Ce qui est une manière encore brutale, mais moins dangereuse de se faire enlever le ballon.

FRANC-SILLON.

LE THÉ

DES

Mandarins

QUALITÉ EXTRA-SUPÉRIEURE

Se trouve dans toutes les bonnes
Epiceries et Maisons de Comestibles.

Le kilo.....	9.50	250 gr.....	2.50
500 gr.....	4.75	125 gr.....	1.50
50 gr.....			0.60

DÉPOT GÉNÉRAL :

6, rue de Jussieu, LYON

GUÉRISON SURE ET RADICALE
DES

Migraines, Névralgies

PAR LES

DRAGÉES

DES

RR. PP. PRÉMONTRES

à base de Valérianate de Zinc

et des principes actifs du Quinquina

DÉPOT GÉNÉRAL A LYON :

Pharmacie BERTRAND Aîné

FRANÇON Successeur, 21, place Bellecour

Envoi franco contre 3 fr. en timbres ou mandat
Dans toutes les bonnes Pharmacies

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

La Côte de Sang

I

Depuis deux mois, j'étais curé de Saint-Jacques, un village de pêcheurs situé près de Menton.

La baie d'eau très bleue est emmurée de hautes montagnes semblant pétrées par des coups de pouces géants dont l'empreinte se creuse en violet sombre sur les pâleurs grises de la chaîne, et les dernières collines s'allongent, si délicates, si immatérielles qu'on les dirait faites de brume solidifiées.

Parées, telles des reposoirs un jour de fête, l'une de roses blanches pressées comme des voiles de communiantes, l'autre, de géraniums d'un rouge ardent comme la lampe du Saint-Sacrement, les petites maisons se groupent au pied de l'église qui domine le village. La croix blanche marque du seuil divin les profondeurs transparentes du ciel. Et, dans le recueillement des choses, parmi ces fleurs qui dissolvaient leur encens, je croyais, moi, indigne, avoir pénétré dans la terre promise.

Un matin, je demandai à ma servante :

— A qui donc appartient cette propriété près de l'église.

— A Mme veuve Dastier ; son mari, un Niçois, acheta cette maison peu d'années après son mariage et s'y installa avec sa femme et ses deux enfants.

— Cette dame ne vient pas à la messe. N'est-elle pas catholique ?

— Si, Monsieur le curé, mais ces dames ne sortent plus depuis la mort du fils et du mari. On dit que le jeune homme, un infirme, qui semblait toujours si triste, se trompa de médicament et s'empoisonna. Trois mois après lui, son père mourait. Il y eut des choses dans cette famille. La vieille dame est bizarre.

Je devinaï des pauvres âmes que le chagrin éloignait du Divin Consolateur.

Le jour même, avant l'angelus du soir, je me dirigeai vers l'habitation de Mme Dastier.

Poussant une grille de fer forgé, entrouverte à ce moment-là, j'entraï dans un champ planté d'oliviers. Des ronces entrecroisées rendaient le passage inextricable. Le sol aride, semé de pierres blanches, tels des os épars, paraissait un sépulcre béant. Au milieu du jardin, un bouquet de verdure délicates, le puits dont la margelle disparaissait sous une exubérance de plantes grimpantes. Ce petit auvent, destiné à abriter l'eau de la poussière, était couvert de pampres, les feuilles d'un vert doux se mêlaient aux feuilles de pourpre, et comme je m'ar-

rétais, les yeux charmés, je remarquai l'ouverture du puits fermée par un réseau de fils de fer à mailles étroites scellées dans la pierre.

La maison, toute petite, un « cabanon » comme on dit dans le Midi, était peinte d'un rose ambré par le soleil. Aux fenêtres, de larges barres de fer derrière lesquels les volets semblaient des paupières closes. A la porte, un marteau que la rouille avait incrusté dans le bois comme si nul bruit ne devait pénétrer en ce logis. Je frappai un coup avec ma canne et comme on ne répondait pas, je pénétraï dans un couloir délabré. Du premier étage, une voix demanda :

— Qui est là ?

— Le curé de Saint-Jacques.

— Entrez dans la salle à gauche, je descends !

Cette pièce était assombrie par le grillage de la fenêtre, le papier tombait en lambeaux ; sur la cheminée, une statue de la Vierge couverte d'une couche de poussière, tel un crêpe léger. Machinalement, je m'approchai de la table où s'empilaient des brochures. Sur un journal, je lus « 10 avril 1892 ». Un numéro du *Correspondant* gisait là, « 1^{er} avril 1892 », la *Semaine religieuse* était d'avril 1892, comme si cette date marquait une heure tragique où la vie de cette maison s'était arrêtée. Une femme entra et, avec un cri de surprise :

— Monsieur le curé !

Me regardant plus attentivement.

— Mais vous êtes nouveau, ce n'était pas vous autrefois.

Tout en lui disant ma récente arrivée, je l'examinai. Petite, frêle, vingt-cinq ans, peut-être moins, très pâle, de cette pâleur tragique qui, aux heures de catastrophe s'étend comme un suaire sur les traits, d'épais cheveux bruns tordus négligemment sur la nuque. Elle était vêtue d'une robe de laine noire.

M'avançant un siège, elle commença :

— Vous êtes depuis longtemps à Saint-Jacques.

Elle ne m'avait pas écouté. On devinait en elle une pensée dominante qui la rendait étrangère aux choses extérieures. Je n'oubliai pas l'objet de ma visite, la regardant au fond des yeux pour fixer son attention, je répliquai :

— Oui Mademoiselle, depuis deux mois, et je ne vous ai pas encore aperçue à la sainte Messe.

La lividité de son teint se plaqua de rouge, elle répondit :

— Non, je n'y étais pas, je ne sors jamais depuis cinq ans.

Un peu rudement peut-être, je lui dis :

— Avez-vous songé combien votre coupable négligence offense Dieu. Avez-

vous songé que, d'une minute à l'autre, sa sainte volonté peut...

Elle ne m'entendait plus, les yeux tournés vers la porte, inquiets. Brusquement, elle me quitta, et, quelques minutes après, revint au salon plus calme, s'excusant :

— Je craignais que ma mère ne m'ait appelée.

— Madame votre mère est souffrante?

Un sourire de douleur contracta ses lèvres blêmes, tandis qu'elle inclinait la tête. Je repris :

— Dieu châtie l'indifférence coupable, la grave...

Elle m'interrompit :

— Monsieur le curé, le suicide est-il un péché?

De ma conscience de prêtre j'ai dit ce cri indigné :

— Certes !

Elle murmura :

— Vous voyez bien... je ne puis pas... Pour les autres, si j'étais restée là... Mon Dieu! se dire qu'on aurait empêché! Elle, je ne la quitte jamais, pas même la nuit. Venez demain à une heure, à ce moment là, elle repose, je pourrai vous dire...

Pressentant quelque amère douleur en cette jeune âme, je prononçai :

— Je prierai pour vous!

Elle secoua tristement la tête :

— Oh! priez pour eux!! pour eux!!

II

A l'heure convenue, je pénétrai dans la maison grillée, et sur le seuil, je vis Mlle Thérèse qui me dit :

— Elle repose si calme! Son visage est détendu, pauvre mère! Elle oublie nos douleurs.

— Ma fille, c'est à l'heure de l'épreuve que le chrétien doit se rapprocher de Dieu. Ne pouvez-vous quitter votre mère une heure pour aller à l'église?

Se troublant :

— Ne me demandez pas cela, ne me le demandez pas! La laisser... alors... comme les autres. — Et, la voix entrecoupée :

— Vous ne savez pas... quand vous saurez, vous comprendrez!

Je m'assis près d'elle.

— Je vous écoute, mon enfant.

Elle murmura :

— Jamais je ne parle de cela, jamais nul n'entre ici. Oh! vivre cinq ans dans cette hantise, que le sourire des jours, que la douceur des nuits, que tout ait sombré, qu'autour de moi, qu'en moi, rien ne subsiste que cette chose... Mon pauvre frère! si doux, si affectueux, si intelligent!

— Votre frère... qui est mort?

Son regard de détresse s'attachait sur le mien :

— Mort, vous ne savez pas comment?

— On m'a parlé d'un accident...

— Oh! si c'était cela! — et d'une voix qui, entre ses lèvres arides, haletait — Il s'est tué!... Trois mois après lui, mon père, alors, vous comprenez, moi, j'ai peur! C'est dans notre sang, la mère de mon père s'est tuée et loin vers le passé, on trouve des suicides parmi les miens!... je le revois tout petit avec ses cheveux blonds légers qui tombaient sur ses épaules, ses yeux larges et clairs pareils à des liserons épanouis, et ses mains blanches aux longs doigts souples. Il aimait à les tenir dans les rayons du soleil qui les faisait resplendir comme des mains de lumière et ses ongles semblaient les pétales de fleurs d'amandier.

Mes yeux s'arrêtèrent sur les mains de Mlle Thérèse, des mains pâles aux ongles rosés. Elle reprit :

— Il souffrait d'une coxalgie, on décida de l'opérer. Oh! ce matin où les chirurgiens arrivèrent! Jusque-là, il avait été résolu, résigné à tout, en son vouloir éperdu de guérir, mais lorsqu'il entendit le roulement de la voiture, son courage céda, son œil s'amollit, devint humide de larmes non versées, de ces larmes intérieures des heures tragiques. L'instant d'un instant passa dans ses yeux l'effroi suprême, le regret immense de la vie invécue. Ce fut bref et poignant, puis il reprit son impassibilité.

(à suivre)

René D'ULMÈS.

Idéal de Paresse

Le poème d'amour, sur son frêle éventail,

Trace un rêve léger à son âme futile.

Les contours un peu flous de la chanson subtile.

Rythment son ennui las d'un familier travail.

Aimer, c'est un fardeau trop lourd pour son cœur grêle,

Et regarder aimer les autres, c'est exquis :

Galant tableau, mimé par un petit marquis,

Voilà qui va bien mieux, nonchalance fidèle!

Seule, elle est seule en la lumière du boudoir,

Atténuée encore, et fragile, et sereine.

L'éventail, souvenir fluet d'un bal de reine,

A coups rapides, berce un secret nonchaloir.

Le mouvement se fait plus lourd, l'éventail cesse.

La scène trouble, devant ses yeux, danse encor,

Et, confondue avec la langueur du décor,

Eveille une pensée obscure de paresse.

La porte est close, ainsi que le cœur et les yeux.

Le sommeil entre dans le coquet nid de roses.

Sous l'éventail fermé, meurent les marquis roses :

Un violon expire en un soupir pieux...

Fernand RIVET.



Liqueur de Table

DE

PREMIÈRE MARQUE

ÉLIXIR

DE

S'-PIERRE

DU

FRÈRE DIODATO CAMURANI

DIRECTEUR DE LA

Pharmacie du Vatican, à Rome

Dépôt général pour le Monde entier

EXCEPTÉ L'ITALIE

11, rue Grôlée, LYON

EN VENTE

Dans toutes les bonnes Maisons



Vient de Paraître

TRAITÉ

SUR LE

RISQUE PROFESSIONNEL

ou Commentaires des Lois du 9 avril 1898 sur les accidents du travail, du 24 mai 1899 sur la Caisse nationale d'assurances, du 29 juin 1899 sur les Polices en cours, et du 30 juin 1899 sur l'Agriculture.

Par LOUBAT

Procureur général à Grenoble

Ouvrage honoré d'une souscription du ministère de la justice.

Prix : 8 fr. — Franco : 9 fr.

EN VENTE à l'AGENCE FOURNIER

14, Rue Confort, 14 à LYON

et dans ses Succursales.



BELLE JARDINIÈRE

Succursale de LYON
Rue du Bât-d'Argent, 11

TOUT

ce qui compose la TOILETTE

de l'HOMME et de l'ENFANT

GRAND CHOIX
de Tissus Anglais et Français
POUR

VÊTEMENTS SUR MESURE

La Maison n'a pas d'autre Succursale dans la Région



ANNUAIRE

GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon
et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN

DE LA

Ville de St-Etienne

Echelle 1/10.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie
(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

Lettre Parisienne

POÈTE ÉPIQUE

On voit d'abord qu'on ne voit rien, sinon d'abondantes touffes de cheveux et de barbe des plus crépus s'ébouriffant — et ébouriffant le passant — entre un collet de pardessus relevé et un chapeau à bords plats. Il faudrait être très fort dans l'étude des systèmes et des phénomènes capillaires pour oser décider où commencent les cheveux, où finit la barbe et réciproquement.

Puis, en regardant mieux on aperçoit, au milieu de ce nuage pileux, deux yeux qui brillent comme braise, très malins, mais point méchants. Peu à peu, la forêt prend une forme, on devine un visage, un bon visage de Kalmouck ou quelque chose d'approchant, et d'ailleurs peu importerait le nom de la peuplade, car il est parfaitement peu logique qu'un Parisien ait un visage de Kalmouck et qu'un Kalmouck aussi naturellement frisé ait des yeux aussi intelligents.

Jadis, les cheveux et la barbe étaient d'un noir d'ébène. Aujourd'hui ils sont poivre et sel, avec beaucoup plus de sel que de poivre. Mais la démarche est demeurée d'une vivacité et d'une jeunesse à faire honte à pas mal de jeunes gens d'à présent. Le tout appartient au « bon poète Clovis Hugues » comme eût dit Salis, à Clovis Hugues, le plus Montmartrois des Marseillais, ou si vous préférez le plus Marseillais des Montmartrois, c'est tout à fait la même chose.

Plus tard, l'histoire discutera ce point. Il y a toujours un certain nombre de villes qui se disputent l'honneur d'avoir donné le jour aux artistes et aux écrivains qui sont parvenus à quelque réputation. Auparavant elles ne se souciaient pas de ces enfants inconnus ; dès que leur nom est publié dans les journaux ou de ce qui en tenait lieu jadis, en avant la musique et en avant la statue !

Clovis Hugues étant des plus connus, li n'y aura rien d'étonnant que Montmartre et Marseille — et peut-être d'autres villes que nous ne connaissons pas encore — luttent à qui l'aura vu naître. Marseille pourra dire : « C'est chez moi qu'il a été enfant et député » ; ce à quoi Montmartre répondra : « Si c'est ton sein qui l'a nourri et... élu (!) c'est sur mon mamelon qu'il est devenu vraiment célèbre et qu'il a publié son poème ». Marseille revendiquera l'accent, Montmartre l'inspiration.

Son poème ? Mais oui, la *Chanson de Jehanne d'Arc* ; ce n'est pas son premier poème, vous m'entendez bien, car Clovis

Hugues ne parle guère qu'en vers, et je ne sais pas comment il a résisté à sa propre nature au point de ne pas prononcer en vers tous ses discours à la Chambre. Mais, de toute façon, c'est son plus beau poème et, cette fois, on me permettra d'abandonner le ton peut-être un peu trop jovial de ce portrait, et de parler sérieusement, de traiter ce beau poème avec tout le respect qu'il mérite.

Je me garderai bien, d'ailleurs, de vous en donner une analyse. Analyser un poème est une tentative absurde, pédantesque et qui ne saurait être tolérée tout au plus plus que dans un manuel de baccalauréat. Tout ce que je dois en dire c'est que c'est vraiment ce que l'on reproche souvent de faire défaut à la France, un poème épique. Soit dit en passant, il n'y a rien de plus injuste qu'un pareil propos. C'est un préjugé de pédants qui se répète on ne sait trop comment et s'adopte on ne sait trop pourquoi. Pas de poèmes épiques, le pays qui a la *Chanson de Roland* et les œuvres de Victor Hugo, sans compter le reste !

Dans la *Chanson de Jehanne d'Arc*, Clovis Hugues a repris précisément le mètre des anciennes chansons de geste, ce beau vers de dix syllabes qui court, sonore et alerte, et semble gagner des batailles avec l'intrépidité française.

Brave Clovis — car on l'appelle Clovis tout court — il avait depuis longtemps fait le vœu de publier ce poème ou plus exactement de l'achever, car la vie a de telles exigences que l'on ne réalise que très tard le rêve caressé aux fréquentes heures de découragement, de fièvre ou d'ennui. Mais quel bonheur quand on y parvient, comme cela arrive aujourd'hui à notre brave poète. Combien on doit le féliciter, l'encourager ! C'est le plus clair de son bénéfice, mais c'est le plus beau, celui dont se contentent les vrais artistes, surtout à présent qu'ils sont rares et que le public semble de moins en moins se soucier d'art et de poésie. Notre Clovis est vraiment un poète, il en a le sang et l'allure. Toute sa vie a été celle d'un vaillant et laborieux rêveur.

Que n'a-t-il pas fait ? Il a été député, journaliste, auteur dramatique, chansonnier (chansonné même et il s'en amusa tout le premier), orateur dans les réunions publiques, conférencier, et Dieu me pardonne ! j'allais oublier qu'il a baptisé des enfants et qu'il a fait de la peinture.

Les cérémonies du baptême civil par Clovis Hugues à la mairie de je ne sais plus quel arrondissement furent, m'a-t-on dit, quelque chose de tout-à-fait inattendu et plaisant. Grave comme un pape et joyeux comme un bouvreuil,

il vous baptisait comme s'il n'avait fait que cela de sa vie.

Quant à sa peinture, c'est, je crois, ce dont au fond il était le plus fier. Il a aimé l'art de peindre d'un amour pas toujours partagé. Je me rappelle un quadrain accroché au bas d'un de ses tableaux où il disait : On peut sculpter dans ma couleur ! tant les pâtes étaient généreusement étalées.

Enfin, tout cela sent l'enthousiasme, l'entrain, la bonne humeur, toutes qualités de notre sol et qui plaisent chez Clovis Hugues, comme elles plairont toujours tant qu'elles seront alliées à la générosité pour le service des belles choses.

Arsène ALEXANDRE.

AU BAL

A Mlle S. A... respectueusement.

Au rythme cadencé des airs harmonieux
Montrez nous vos talents à la danse, Mesdames,
Tourbillonnez gaîment légères et vos charmes
Paraîtront plus nombreux et plus beaux à nos yeux.

Aux feux étincelants des lustres, étalez
Les adorables chairs des gorges opulentes,
La blancheur de marbre des épaules troublantes
Que, si coquettement, parfois vous dévoilez.

Vos sourires joyeux séduiront nos regards,
L'âme se grisera du froufrou des dentelles
Et des robes de soie, éclatantes et belles,
Du frôlement discret de vos frisons épars.

Délicieusement nos cœurs s'enivreront
Au ravissant attrait de vos grâces divines,
Nos lèvres envieront vos lèvres purpurines
Où, si vous le voulez, elles s'abreuvèrent.

Et, si pour un baiser mystérieux et tendre,
Pris par un importun un tant soit peu osé
Vous rougissez d'émoi, sur votre cou rosé
Laissez... pour la punir... la lèvre un peu s'épandre.

Paul MARTEL.

L'AS DE PIQUE

M. Dufourneau avait acquis une honnête aisance dans le commerce de la quincaillerie et des fers ; il avait tenu pendant quarante ans les magasins du « Petit Vulcain », qu'il venait de céder, et il s'était retiré à Saint-Mandé, ainsi que son épouse, Prudence Dufourneau. N'ayant plus rien à faire, il partageait son temps entre la promenade dans le bois de Vincennes et le *Café du Commerce* où il faisait d'interminables parties de manille en compagnie de commerçants retirés comme lui et de quelques artistes habitués du café.

Mme Prudence Dufourneau restait à la maison et charmait ses loisirs en

reprisant les chaussettes de son mari pour lequel elle avait la plus grande vénération.

Le soir réunissait les deux époux : Dufourneau lisait le journal à haute voix et commentait les faits divers avec un rare bon sens.

Dufourneau connaissait tout, parlait de tout avec assurance, tranchait toutes les questions, politiques, économiques, sociales, scientifiques et autres, sur un ton d'autorité qui n'admettait aucune réplique.

Sa femme l'admirait.

Au café, Dufourneau prenait toujours la parole ; de même que chez lui il s'imposait à l'auditoire.

Parlait-on politique ?

— A la place du gouvernement, disait-il, je ferais comme ceci, j'agis comme cela ; il critiquait les actes des ministres. Ses critiques étaient acerbes.

S'agissait-il de politique extérieure ?

Dufourneau avait tout un plan ; il remaniait complètement la carte. Il s'alliait à la Chine pour détruire la Turquie, donnait la Turquie à la Grèce, s'unissait à la Grèce pour renverser l'Autriche, faisait cadeau de l'Autriche à la Roumanie, s'entendait avec la Roumanie pour abaisser l'Angleterre, reconstituait le royaume de Pologne pour le donner à la France ; après quoi on prendrait l'Allemagne entre deux feux.

— Voilà ce que je ferais à la place du gouvernement ! s'écriait-il, mais personne n'y songera, c'est trop simple, et il haussait les épaules.

Les petits rentiers l'écoutaient avec respect, trouvant qu'il parlait bien ; les artistes, l'air narquois, s'amusaient à lui poser des questions saugrenues que Dufourneau tranchait avec le plus grand sérieux.

Un après-midi, au *Café du Commerce*, Dufourneau lut dans le journal le récit d'un vol à l'américaine. Deux individus bien mis avaient rencontré un paysan, s'étaient liés avec lui et lui avaient raconté qu'ils possédaient soixante mille francs dans une valise ; ils lui avaient offert de garder la valise moyennant une récompense, à la condition qu'il fournirait une garantie ; le paysan leur avait remis deux mille francs et, lorsque le naïf cultivateur avait ouvert la valise, il n'avait trouvé que de vieux journaux.

— C'est incroyable, dit Dufourneau, que l'on puisse trouver des gens aussi crédules dans le siècle de la vapeur et de l'électricité.

— Et des microbes, ajouta un peintre.

— Faut-il être jocrisse pour remettre de l'argent à des inconnus, reprit Du-

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1

(DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE)

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES

et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs

Agence de Publicité Fournier

14, rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

LA

PERTUISINE

MÉDAILLE D'OR

à l'Exposition d'Hygiène, Paris 1899

MÉDAILLE D'OR

à l'Exposition officielle de Poitiers 1899

Seule lotion assurant la repousse certaine des cheveux et arrêtant immédiatement leur chute. On traite à forfait. Création d'un 1/4 de flacon à 6, 50 pour la repousse des moustaches, cils et sourcils. Brochure gratuite. Pour éviter les contrefaçons, il n'existe aucun dépôt.

S'ADRESSER

PARIS - 53, rue Vivienne - PARIS

ABONNEMENT SANS FRAIS

A tous les Journaux

DU MONDE

AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14, LYON

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous
Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON- 22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER.

Exiger le véritable nom

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{IE}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON
(ENTRESOL)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS -- VENTE -- LOCATION

EN 20 JOURS
GUÉRISON
RADICALE
DE
l'Anémie



Par l'ÉLIXIR DE ST-VINCENT-DE-PAUL

Seul Produit autorisé spécialement.

Pour Renseignements, s'adresser chez les
BŒURS de la CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique, PARIS
GUINET, Pharmacien-Chimiste, 1, Passage Saulnier, Paris.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES
ou la POUDRE
ESPIC.
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

fourneau ; ce n'est pas moi que l'on dupera de cette façon.

— L'homme le plus intelligent, remarqua le peintre, peut être victime d'un escroc.

— Non, Monsieur, dit sentencieusement Dufourneau, un homme intelligent ne se laisse pas prendre aux cajoleries des personnes qu'il ne connaît pas ; avant de confier de l'argent à quelqu'un, on s'informe de sa solvabilité, on va aux renseignements, on exige des références.

(A suivre) Eugène FOURRIER.

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2225 du 18 novembre.

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — *Musique*, par A. Boisard. — Variété : *Au Petit Luxembourg*, par G. Lenôtre. — *Le Canal des Deux-Mers*, par H. de Nussanne. — *Le ballon dirigeable du général Zeppelin*, par W. de Fontvielle. — *Le Procès de la Haute-Cour*, par B. — *Sport*, par A. Wimille. — *Les Courses*, par Archiduc.

Explication des gravures, Revue comique, Echecs, Rébus, Récréations, Memento de la semaine, Sport, Chronique des courses, Bibliographie, Semaine illustrée, Vélocipédie, Automobilisme, etc.

Nouvelle illustrée : *Fiançailles*, par L. Faran, illustrations de Dedina.

Le numéro : 50 centimes.

LE PETIT POÈTE

Journal ouvert à tous les poètes

Paris, 10, rue Tiquetonne. — Nice, 21, rue d'Angletorre.

Sommaire du 15 Novembre.

Nos collaborateurs : Rodolphe de Glinka, A. Anglès. — *Trois vaillants*, E. Mauguin-Roquefort. — *Derniers souvenirs*, E. Casanova. — *Pensée d'automne*, B. Goiset. — *Sandor Pétafi*, R.-J. de Glinka ; *Toulon*, quai Cronstad, L. Girard. — *Novembre*, Ch. Anglis. — *Les Œuvres de Ferdinand Gaillard au Luxembourg*, Bl. Sâri-Flégier, etc. Echos, Bibliographie.

A Lyon, chez Heine, 4, rue Victor-Hugo.

LA CHANSON

L'auteur si remarqué d'*Artistes et Poète*, ce beau volume qui obtint, l'année passée, parmi les lettrés, un si vif succès, JEAN BACH-SISLEY, publie aujourd'hui une étude fort attachante sur l'*Evolution de la Chanson*.

L'histoire de ce genre de poésie si éminemment français y est faite avec clarté, finesse et goût, de nombreuses citations rehaussent l'intérêt de ce travail dont le

mérite littéraire est encore la première qualité.

Voilà un opusculé que doivent avoir tous ceux qui s'intéressent, en France, à la poésie et à la chanson.

Spectacles et Concerts

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs, à 8 heures.

Dimanches et fêtes, matinée à 2 heures, Mlle Duparc, les Almontes, mimes ; les de Hill ; le trio comique des Aureis, etc.

SCALA-BOUFFES

Au programme . Les sœurs Fernando et les Dames provençales.

GUIGNOL DU GYMNASE

30, quai Saint-Antoine.

Tous les soirs à 8 h., *Guignol Strogoff*, parodie en 8 tableaux.

Dimanches et fêtes, matinée de famille, à 2 heures.

BULLETIN FINANCIER

La liquidation de quinzaine, grâce à l'abondance des capitaux reporteurs et à leur loyer abordable, s'est facilement effectuée. Les allures du marché se sont ressenties de ces facilités et la clôture se fait dans de bonnes conditions.

Nous retrouvons le 3 0/0 à 100,30 et le 3 1/2 à 102,12 ; la Banque de France à 4,300 n'a pas varié ; le Comptoir National d'Escompte est à 599 ; le Crédit Foncier à 718 ; le Crédit Lyonnais à 988, est en hausse de 3 fr. ; la Société générale cote 598. Parmi nos Chemins, le Lyon est à 1,868 : le Nord à 2,215 et l'Orléans à 1,760.

Le Suez à 3,598, a baissé de 10.

Les actions Oural-Volga se négocient à 637 ; l'Extérieure s'avance à 66,35 ; l'Italien à 93,60 ; le Portugais cote 24,90 ; le Russe 4 0/0 consolidé ; se traite à 102, le 3 0/0 1891 à 87 ; le Turc D est à 21,90 et la Banque Ottomane à 551.

Les porteurs d'obligations de la ville de Paris 1899 auront en portefeuille un titre qui lui donne un revenu rémunérateur, l'assurance d'une plus-value immédiate, la chance du remboursement, et, première condition, la sécurité absolue.

Rappelons que l'émission a lieu le samedi 18 courant.

Le Propriétaire-Gérant ; V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^{ie}, Lyon. — Anc. Maison A. Waltener.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Hiver. — Prix : 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS